

**MICKAËL CORREIA**

**UNE**

**HISTOIRE**

**POPULAIRE**

**DU FOOTBALL**

**LA DÉCOUVERTE**

---

*Jouer sur l'aile gauche.*  
*Le FC Sankt Pauli de Hambourg ou les pirates du foot-business*

« Qui sont les rats qui nous trahissent ? Les sociaux-démocrates ! Qui ne nous trahira jamais ? Pour sûr, c'est Sankt Pauli ! »

Slogan des supporters du FC Sankt Pauli,  
saison 1986-1987.

« *No place for homophobia, fascism, sexism, racism*<sup>a</sup>. » Dès l'entrée des tribunes du stade Millerntor, le FC Sankt Pauli de Hambourg affiche, en anglais et lettres noires et rouges, son engagement politique. Les tribunes latérales sont drapées de deux gigantesques mots d'ordre : « Pas de football pour les fascistes » et « Aucun être humain n'est illégal ». Selon un rituel immuable, les joueurs sous les couleurs brunes et blanches foulent la pelouse alors qu'un tonitruant *Hells Bells* emprunté au groupe de hard rock AC/DC résonne dans l'arène. Les gradins, étonnamment remplis pour une rencontre de deuxième division de championnat allemand (la Bundesliga), vibrent avec ferveur dès que retentit *Song 2* de Blur, tube Britpop qui vient traditionnellement couronner chaque but paulianer. C'est un jour de match ordinaire au sein du chaudron de Millerntor mais ces références musicales et ces slogans politiques détonants pour une équipe professionnelle résument à eux seuls l'esprit militant et anticonformiste d'un club à contre-courant du football institutionnel.

Habitué aux tréfonds de la 2. Bundesliga (D2), le FC Sankt Pauli est plus populaire que son rival hambourgeois, le géant Hamburger Sport-Verein, ou HSV, qui a pourtant glané de nombreux titres prestigieux nationaux et européens. Malgré ses modestes et irrégulières performances sportives – cinq titres de champion de deuxième division entre 1964 et 1977 et quatre de champion de troisième division entre 1981 et 2007 – l'escouade rebelle revendique 11 millions de fans<sup>1</sup>, dont le plus grand public féminin européen<sup>2</sup> et plus de 480 clubs de supporters<sup>b</sup> qui s'engagent à « s'opposer à toutes les formes de discrimination à l'égard des personnes, à toutes les formes de racisme, de sexisme et de hooliganisme, ainsi qu'à toutes les formes de dénigrement et de discrimination envers toutes les tendances et préférences sexuelles<sup>3</sup> ».

Cet engouement hors normes pour une équipe allemande de second rang s'explique par le fait que le club incarne depuis la fin des années 1980, sinon un imaginaire antiestablishment dans le paysage très policé du football professionnel, du moins une résistance en acte à l'ordre marchand imposé par le foot-business. En 1963, le FC Sankt Pauli a en effet été la première équipe allemande à aligner un joueur d'Afrique subsaharienne, l'attaquant togolais

Guy Acolatse. Dans les années 1990, le club est le seul d'Allemagne à menacer officiellement d'expulsion du stade toute personne arborant un symbole ou un slogan raciste. Les *Braun und Weiß* (« Bruns et Blancs ») se sont aussi illustrés pour avoir banni en 2002 du Millerntor une publicité d'un magazine masculin jugée sexiste ou encore pour avoir élu, entre 2003 et 2010, un président ouvertement homosexuel (Corny Littmann, une figure de la communauté LGBT hambourgeoise et propriétaire du cabaret le Schmidt-Theater). Enfin, en novembre 2009, le club est devenu le premier du pays à adopter des principes directeurs (*Leitlinien*). Dès ses premières lignes, cette charte, qui fait office de manifeste politique, stipule que « le FC Sankt Pauli est composé de l'ensemble de ses membres, employés, supporters et bénévoles. Le club fait pleinement partie de la société et du tissu social qui l'entoure et est donc directement ou indirectement influencé par les changements politiques, sociaux et culturels. [...] Le FC Sankt Pauli est un club enraciné dans un quartier. Il lui doit son identité et s'engage à s'y investir socialement et politiquement<sup>4</sup> ».

### Quartier rouge et militants *Autonomen*

Les racines de cet activisme politique proviennent de la relation intime qui s'est nouée entre le FC Sankt Pauli et le quartier éponyme. Situé sur la rive droite de l'Elbe et coupé du centre-ville de Hambourg, imposante agglomération portuaire, Sankt Pauli a toujours été marginalisé. Hébergeant au XVII<sup>e</sup> siècle l'hôpital de mise en quarantaine de la ville puis ravagé par un terrible incendie en 1842, le quartier n'a été officiellement intégré à la cité hanséatique qu'en 1894<sup>5</sup>. Abrutant de nombreuses maisons closes, cabarets et autres brasseries pour les marins de passage, habité par les tumultueux dockers du port marchand, Sankt Pauli a vite acquis une réputation sulfureuse. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le quartier est par ailleurs devenu un foyer du syndicalisme ouvrier allemand, l'année 1896 étant marquée par l'un des plus grands conflits sociaux de l'Empire allemand : une grève sauvage de onze semaines organisée par 16 000 dockers et manutentionnaires hambourgeois<sup>6</sup>. Enfin, Sankt Pauli est l'un des secteurs de la ville depuis lequel Ernst Thälmann, dirigeant du Parti communiste allemand, a lancé le 23 octobre 1923 une insurrection ouvrière contre les commissariats de Hambourg pour tenter de prendre la cité par la force et renverser la République de Weimar.

Dix ans plus tard, alors que Sankt Pauli subit le joug nazi, le club de football local, fondé en 1910<sup>5</sup>, est contraint de se soumettre aux lois aryennes de 1933 comme l'ensemble des structures sportives de l'époque. Les dirigeants du FC Sankt Pauli, *a contrario* du vénérable HSV, tardent à exclure les Juifs, comme l'ordonne le régime hitlérien, et à adhérer au parti nazi (ils le feront dans un second temps, comme l'ensemble des cadres sportifs du pays, dans l'espoir de préserver les intérêts du club [voir chapitre 7]). À peine deux mois après l'arrivée de Hitler au pouvoir, le FC Sankt Pauli accueille même quelque temps deux frères juifs, Otto et Paul Lang, qui fondent une section rugby au sein du club suite à leur exclusion du SV St. Georg, un autre club hambourgeois<sup>7</sup>.

En raison de l'importance du port, le quartier est bombardé par l'aviation britannique dès 1943. Le terrain de football du FC Sankt Pauli, situé sur le Heiligengeistfeld, est entièrement

détruit mais les membres du club le ressuscitent en novembre 1946 avant de faire construire en 1961 une enceinte moderne, le Millerntor-Stadion. Avec ses night-clubs, ses sex-shops, ses établissements de travailleuses du sexe et ses dealers concentrés autour de la Reeperbahn, Sankt Pauli devient pour sa part un « quartier rouge ». La Reeperbahn héberge en outre de nombreux clubs et salles de concert qui, entre 1960 et 1962, verront les débuts internationaux des Beatles. S'amourachant vite de ce quartier malfamé, le groupe de Liverpool participera à façonner l'aura internationale et cosmopolite de Sankt Pauli.

Les crises pétrolières de 1973 et 1979, qui provoquent une vague massive de licenciements dans l'industrie portuaire, et l'épidémie de sida, qui frappe durement la Reeperbahn dans les années 1980, reconfigurent profondément le quartier. Entre 1970 et 1985, le nombre d'habitants chute, passant de 31 000 à 22 000<sup>8</sup>, tandis que les entrepôts industriels et autres maisons vacantes sont, à partir d'octobre 1981, progressivement occupés par divers collectifs issus des mouvements anarcho-punks et *Autonomen* (« autonomes »). L'Hafenstraße et sa douzaine d'immeubles transformés en logements et espaces culturels alternatifs deviennent alors le centre névralgique de la gauche radicale hambourgeoise. animateurs d'un véritable bastion libertaire au sein de la deuxième plus grande métropole d'Allemagne, les squatteurs d'Hafenstraße s'investissent autant dans les luttes antinucléaires et les mobilisations antimilitaristes qu'au sein de leur quartier, en tissant des liens étroits avec les ouvriers des docks mis au chômage suite à la récession économique.

Le Millerntor (rebaptisé Wilhelm-Koch-Stadion à partir de 1970, en hommage à un ancien président du club) étant situé à deux pas des habitations occupées, nombre de militants radicaux issus des squats font progressivement leur apparition dans les gradins. Le FC Sankt Pauli, qui compte alors à peine 2 000 supporters, est un club encore relativement confidentiel, ayant succinctement accédé en 1977 à la 1.Bundesliga (D1) avant d'être relégué dans les divisions inférieures. « Il n'y a jamais eu aucun plan prédéterminé pour investir le stade, rappelle Sven Brux, aujourd'hui employé du club et ancienne figure punk du quartier. Les gens d'Hafenstraße et des alentours ont commencé à aller au stade pour les mêmes raisons que n'importe quel autre supporter : passer un chouette après-midi avec ses amis autour d'une bière et aller voir un bon match de foot<sup>9</sup>. »

Dès le milieu des années 1980, une centaine d'*Autonomen* se réunissent ainsi régulièrement dans une section des tribunes située juste derrière les bancs de touche, le Gegengerade. Brandissant une banderole « *Black Block* », ces nouveaux supporters à crête tranchent dans le petit stade familial en scandant des slogans comme « Jamais plus de fascisme ! Jamais plus de guerre ! Jamais plus de troisième division ! » ou « Hambourg sans l'Hafenstraße, c'est comme la Bundesliga sans le FC Sankt Pauli »<sup>10</sup>. Gardien de but des Braun und Weiß de 1981 à 1991, Volker Ippig participe par ailleurs grandement à l'identification et à l'appropriation du club par les militants politiques radicaux du quartier. Issu des squats de l'Hafenstraße, le portier charismatique à la longue crinière blonde a milité un temps au sein d'une brigade ouvrière sandiniste au Nicaragua. Prenant parfois congé de l'équipe pour aller manifester ou travailler dans une garderie pour enfants handicapés, Volker Ippig se distingue sur le terrain par son salut poing levé spécialement adressé aux supporters du « *Black Block* ».

Le petit groupe de fans activistes adopte également pour emblème le drapeau pirate – le *Jolly Roger*, un crâne surmontant deux tibias croisés sur fond noir –, un pavillon que les squatteurs de Sankt Pauli hissent alors sur les maisons occupées. « Je crois que je suis allé voir le FC Sankt Pauli pour la première fois en 1976, se remémore Doc Mabuse, célèbre punk de l'artère occupée du quartier. Je vivais sur l'Hafenstraße et je ramenais toujours de nouvelles personnes avec moi. Après un match, j'étais complètement bourré et je suis passé devant une église. Il y avait un stand qui vendait des drapeaux et j'en ai vu un avec un crâne et des os en croix qui coûtait 10 marks. Je ne sais plus si je l'avais cloué ou agrafé à un manche à balai mais je l'ai amené au stade. Et c'est comme ça que c'est venu<sup>11</sup>. » Symbole contestataire, le drapeau fait aussi référence à la tradition de piraterie de Hambourg incarnée par Klaus Störtebeker, dit le « Corsaire rouge », décapité en 1401 par les autorités de la ville<sup>d</sup>. Cette figure populaire du quartier, qui représente la rébellion des pauvres volant les riches marchands de la cité portuaire, est à l'époque sublimée par Slime, groupe punk fan du FC Sankt Pauli, qui dédie au flibustier une chanson en 1983. Les occupants de l'Hafenstraße ouvrent quant à eux en 1985 un espace militant antifasciste baptisé Centre Störtebeker<sup>12</sup>.

Alors que de jeunes activistes *Autonomen* investissent le stade du FC Sankt Pauli à partir des années 1980, le football allemand est gangrené par le hooliganisme d'extrême droite et les groupuscules néonazis qui pullulent dans les gradins. À Hambourg, l'arène du HSV, le Volksparkstadion, devient un lieu de rassemblement notoire des skinheads nationalistes. « La violence footballistique et l'extrême droite sont tout particulièrement interconnectées dans les tribunes Ouest du Volksparkstadion », s'alarme l'hebdomadaire *Der Spiegel* en 1983<sup>13</sup>. Quant à Michael Kühnen, leader du parti néonazi Aktionsfront Nationaler Sozialisten, il ordonne à ses partisans de recruter de nouveaux membres dans les stades de football. Les slogans ouvertement racistes ainsi que les agressions physiques contre les supporters d'origine immigrée ou étiquetés d'extrême gauche se multiplient dangereusement dans les travées comme dans la rue. À la sortie d'un match en décembre 1984, les supporters d'extrême droite du HSV et du Borussia Dortmund attaquent au cocktail Molotov les squats de l'Hafenstraße. Moins de quatre ans plus tard, le 21 juin 1988, les occupants du quartier sont à nouveau assaillis par une horde de supporters néonazis du HSV à l'issue d'un match au Volksparkstadion opposant l'Allemagne de l'Ouest aux Pays-Bas.

« Avec l'augmentation du nombre de nazis parmi les fans de l'autre club de Hambourg, un tas de gens ne voulaient plus aller au stade et se sont retrouvés à la rue, se souvient Sven Brux. Cela les a conduits à se retourner vers le FC Sankt Pauli pour voir du football tranquillement car il n'y avait pas de hooligans<sup>14</sup>. » Le club paulianer étoffe progressivement ses rangs de ces supporters du HSV accablés par les violences dans les stades d'autant plus que le FC Sankt Pauli connaît un regain de popularité avec une accession en 1. Bundesliga en 1988.

Toutefois, au tournant de l'année 1990, les tribunes du Wilhelm-Koch-Stadion sont le théâtre régulier d'agressions à l'encontre de supporters issus de la communauté turque. Sous pression des militants de la Gegengerade qui déroulent à chaque match des bannières offensives (par exemple : « Contre la haine raciste, autodéfense ici et maintenant ») et qui interpellent les dirigeants du club dans leur fanzine *Millerntor Roar !*, le FC Sankt Pauli

invite, fin 1991, le Galatasaray d'Istanbul pour un match amical et déclare qu'à l'avenir il expulsera des gradins tout supporter tenant des propos à caractère raciste<sup>15</sup>. Une prise de position ferme et à l'époque inédite qui distingue le petit club du quartier populaire de Sankt Pauli, désormais associé aux valeurs fortes qu'il porte. « Rien n'était programmé, c'était spontané de devenir un club antifasciste, précise Sven Brux. Pour nous, combattre le racisme n'était même pas un acte politique mais une attitude humaine normale<sup>16</sup>. »

Fondé en juillet 1989, premier du genre en Allemagne et s'inscrivant dans la droite ligne du mouvement britannique du fanzinate de hooligans [voir chapitre 14], *Millerntor Roar !*, en plus d'affirmer les opinions antiracistes des supporters, exprime également sa solidarité avec les luttes de quartier de Sankt Pauli en réservant plusieurs pages aux squatteurs de l'Hafenstraße. À partir de 1983, les occupants sont effectivement engagés dans un rude conflit avec la municipalité et les promoteurs immobiliers de Hambourg qui veulent réhabiliter cette zone urbaine. Une intense répression policière s'abat alors sur les *Autonomen* qui barricadent épisodiquement l'Hafenstraße pour se défendre. Le 20 décembre 1986, des expulsions *manu militari* de squats donnent lieu à une manifestation de soutien de 12 000 personnes à travers les rues de Sankt Pauli<sup>17</sup>. En 1990, c'est un imposant raid des forces spéciales qui déboulent dans le quartier suite à des rumeurs selon lesquelles les occupants hébergeraient des membres de la RAF (Fraction Armée Rouge), organisation armée d'extrême gauche. Le combat des occupants contre la spéculation immobilière étant relayé par *Millerntor Roar !*, des banderoles « *Hafenstraße – You'll Never Walk Alone !* » font leur apparition dans les tribunes à partir de 1991 et des joueurs du club expriment publiquement leur soutien aux squatteurs.

À l'échelle du quartier, les habitants et les supporters du FC Sankt Pauli s'étaient quant à eux mobilisés, dès janvier 1989, contre un projet d'aménagement urbain... porté par les instances dirigeantes du club. Ces dernières envisageaient de construire un gigantesque Sport-Dome de 50 000 places en lieu et place du Wilhelm-Koch-Stadion. Bénéficiant de l'appui financier d'un consortium canadien, le Sport-Dome devait accueillir une piscine, des terrains de tennis, des concerts internationaux mais aussi un complexe commercial et un vaste parking. Un chantier titanesque qui, aux yeux des protestataires, aurait totalement reconfiguré leur quartier et participé à une hausse conséquente des loyers. Dès le mois de mars 1989, les supporters, aidés par les habitants, déployèrent les savoir-faire militants développés dans les années précédentes par les occupants de l'Hafenstraße. À l'occasion d'un match contre le Karlsruher SC, ils distribuèrent des milliers de tracts de protestation à l'entrée du stade. Quelques minutes avant la fin de la première mi-temps, les 19 000 spectateurs présents firent cinq minutes de silence total dans les tribunes, laissant pantois les dirigeants du FC Sankt Pauli<sup>18</sup>. Deux mois plus tard, le projet de Sport-Dome était définitivement abandonné.

Combinant un savant mélange de supportérisme et d'activisme politique, utilisant les tribunes comme caisse de résonance de revendications concernant tantôt le club tantôt le quartier, les alliances entre habitants, militants et supporters finissent par intimement lier l'identité rebelle du quartier à celle du FC Sankt Pauli<sup>19</sup>. Les « *Kiezkicker* » (les « footeux du quartier ») devient alors le nouveau surnom local de l'équipe et le nombre de supporters du club grimpe à près de 20 000 au début des années 1990<sup>20</sup>. « Si le stade avait été situé en

dehors du quartier, je ne pense pas que tout cela serait arrivé, confesse Mike Glindmeier, supporter actif du FC Sankt Pauli et journaliste sportif hambourgeois. Ce quartier mélangeait des ouvriers dockers, des junkies, des travailleuses du sexe, des petits escrocs et des militants politiques radicaux. Cela offrait des conditions sociales uniques<sup>21</sup>. »

## Les flibustiers de la Ligue

S'inspirant de la stratégie d'autonomie des activistes politiques du quartier, les partisans du FC Sankt Pauli fondent en 1990 le *Fanladen* (la boutique des fans), une structure indépendante du club, gérée par et pour les supporters. Siégeant dans un conteneur situé derrière la Nordkurve (le virage Nord) du Wilhelm-Koch-Stadion, le Fanladen propose dans un premier temps des billets et des abonnements aux supporters ainsi que des voyages organisés pour suivre l'équipe lors des matchs à l'extérieur. Les bénévoles y distribuent le fanzine *Millerntor Roar !* et s'autofinancent en vendant des t-shirts sérigraphiés avec le drapeau corsaire déniché par Doc Mabuse.

Mais rapidement le Fanladen devient bien plus qu'un simple fan-shop. L'antifascisme chevillé au corps, les supporters militent activement *via* le Fanladen en distribuant des autocollants « *St. Pauli Fans Gegen Rechts* » (« Supporters de Sankt Pauli contre la droite ») et en profitant de la convivialité des déplacements collectifs pour discuter de politique avec les jeunes fans du quartier attirés par les thèses nationalistes et racistes<sup>22</sup>. Par la suite, ayant appris en 1997 que Wilhelm Koch, président historique du club<sup>e</sup> qui avait donné son nom au stade, avait été membre du parti nazi, le Fanladen décide de lancer une large campagne pour que l'arène soit officiellement rebaptisée Millerntor. De même, depuis 2004, la structure propose chaque année un tournoi de football antiraciste pour les supporters d'une dizaine de pays différents où se conjuguent parties de ballon et débats sur l'actualité des luttes antifascistes.

L'activisme sportivo-politique du Fanladen sert en outre de tremplin pour nombre de projets sociaux indépendants. Chaque semaine depuis 2002, le programme « KiezKick » propose par exemple des sessions de formation gratuites au football pour les filles et les garçons les plus défavorisés du quartier. Les U18 Ragazzi, un collectif qui rassemble les supporters paulianer âgés de moins de 18 ans, coorganisent avec des travailleurs sociaux aussi bien des matchs de foot que leurs déplacements pour les rencontres à l'extérieur. Enfin, le Fanladen est à l'initiative de nombreuses manifestations contre le sexisme, l'homophobie et le racisme lancées au gré des amitiés forgées avec les *F\_in – Frauen im Fußball* (« Femmes dans le football »), les *Queer Football Fanclubs* (« Clubs de supporters de football queer ») ou le *Bündnis Aktiver Fußball Fans* (« Alliance des supporters de football actifs »). Hébergé aujourd'hui au sein du stade, le Fanladen a réussi en l'espace de dix ans à être le porte-voix de la communauté des supporters du club et à agir pour que le football soit vecteur d'actions sociales et politiques.

Au-delà de leur militantisme, les supporters contribuent également à donner une image à la fois punk et subversive au FC Sankt Pauli. Ce qui lui vaut de la part des journalistes sportifs le surnom de « *Freibeuter der Liga* » (« Flibustiers de la Ligue »), à partir des années 1990. Un des premiers gros coups d'éclat médiatiques des supporters a en effet lieu en 1991,

lorsque, pour vendre plus de billets et renflouer ainsi les caisses, la direction du club décide de faire jouer les Kiezkicker dans le stade du HSV, bien plus vaste que celui du FC Sankt Pauli. C'était sans compter sur l'activisme créatif des partisans les plus insoumis du club. Le 5 mars 1991, ces derniers décident de boycotter une rencontre au Volksparkstadion contre le Hertha Berlin avant d'aller franchir illégalement les grilles du Millerntor. Quelque 1 500 supporters suivent alors le match à la radio, retransmis sur les haut-parleurs du stade. Durant les 90 minutes de la partie, ils encouragent leur équipe devant une pelouse vide mais illuminée par les projecteurs, fêtant chaque but par un vrombissant *No Sleep Till Brooklyn* des Beastie Boys.

Les supporters du FC Sankt Pauli cultivent également l'autodérision comme pour mieux brocarder les rares exploits sportifs du club et affirmer son statut d'éternel loser magnifique. Attaquant de l'équipe de 1989 à 1996, le footballeur brésilien Leonardo Manzi, à cause de son incapacité affligeante à assurer un contrôle ou à marquer le moindre but, devient ainsi la coqueluche du public paulianer, affublé du titre de « seul Brésilien qui n'ait jamais su jouer au football<sup>23</sup> ». « Ici, tout le monde a des problèmes dans sa vie quotidienne, avec son chef, son boulot ou son salaire. Leo avait des problèmes avec le ballon, c'est peut-être pour ça qu'il est devenu populaire », plaisante Christian Hienzpeter, ancien vice-président du club<sup>24</sup>. Le milieu de terrain et capitaine de l'équipe, Fabian Boll, est quant à lui adulé pour son attachement charnel au FC Sankt Pauli depuis son arrivée dans l'équipe en 2002. Ce dernier travaille parallèlement à mi-temps comme inspecteur de police, ce qui aurait dû lui attirer les foudres des supporters qui s'échinent depuis trente ans à lutter contre la répression policière. Pourtant, ses qualités sportives et humaines ont incité les fans à transformer, sur leurs banderoles et pancartes, l'acronyme antiflic traditionnel en « ACABAB », pour « *All Cops Are Bastards Außer Boll* » (« Tous les flics sont des salauds excepté Boll »). « Une fois que tu es pris par ce club, tu réalises la signification de ce que tu peux faire pour ces gens, ceux des tribunes et ceux du quartier. On disait toujours haut et fort que si le club va bien, alors le quartier va bien, raconte avec émotion Fabian Boll. Cette flamme, cette nature inconditionnelle qui est envoyée des gradins jusqu'au terrain, ce public toujours présent, faisaient qu'à l'époque on se disait que rien ne pouvait nous arriver<sup>25</sup>. »

Alors que le club est (brièvement) revenu en 1. Bundesliga lors de la saison 2001-2002, le FC Sankt Pauli bat 2 buts à 1 le mastodonte Bayern de Munich le 6 février 2002. Les Bavarois étant les récents vainqueurs de la Coupe intercontinentale, le FC Sankt Pauli s'attribue non sans malice le titre de *Weltpokalsiegerbesieger* (« vainqueur du vainqueur de la Coupe intercontinentale »). Ce trait d'esprit cache cependant mal le fait que le vaisseau pirate, économiquement fragile, commence à prendre l'eau sur le plan sportif. La saison suivante tourne au cauchemar pour le club, qui est relégué en 2003 en Regionalliga Nord (D3). Criblé de dettes et au plus près de la liquidation judiciaire, le FC Sankt Pauli revend à la hâte son centre de formation et lance une grande campagne de levée de fonds. Les supporters écoulent près de 130 000 t-shirts aux couleurs du club avec l'inscription *Retter* (« Sauveur ») et s'engagent dans l'opération « Saufen für St. Pauli » (« Boire pour Sankt Pauli »), quelques centimes de chaque bière de la marque Astra consommée étant reversés par le brasseur au

club. Près de 11 500 abonnements au stade sont souscrits et divers événements de soutien, comme un match de gala contre le Bayern de Munich et un concert-lecture du Prix Nobel de littérature Günter Grass, sont organisés.

Malgré les plus de 2 millions d'euros récoltés, les *Freibeuter* der Liga restent en sursis tout en s'engouffrant progressivement dans une marchandisation croissante de l'identité du club. Dans l'objectif d'asseoir la stabilité économique du FC Sankt Pauli, la direction a en effet amorcé un virage commercial dès la saison 2000-2001 en faisant du fameux *Jolly Roger* une marque déposée et l'un des logos officiels du club. Incarnant la tête de pont d'un merchandising lucratif, le pavillon corsaire est reproduit sur toute une ligne de vêtements, des mugs, des grille-pains et autres brosses à dents. Rien que sur l'année 2013, le club estime avoir perçu près de 8 millions d'euros grâce à la vente de produits dérivés à l'effigie de la tête de mort pirate<sup>26</sup>. Une dépossession du symbole politique et social du quartier qui marque alors un tournant : « Si j'avais su ce que ça allait devenir, je l'aurais déposé, se désolé en 2015 Doc Mabuse. Je me suis senti lésé en voyant le *Jolly Roger* exploité commercialement. Tout l'environnement du FC Sankt Pauli a alors changé. Venir au stade est devenu un truc plus "branché". C'était la fin de la véritable identification avec le club<sup>27</sup>. »

### Contre le mercantilisme et son monde

Au début des années 2000, Sankt Pauli est en proie à une gentrification massive qui bouleverse radicalement le quartier. L'installation d'artistes et de jeunes employés de l'industrie du numérique provoque une hausse conséquente des loyers ainsi qu'une floraison de galeries d'art, d'immeubles commerciaux et d'auberges pour fêtards, au détriment des bars, des squats et des épicerie de quartier. La modification de la composition sociale de Sankt Pauli provoque l'arrivée d'un nouveau public au Millerntor, plus attiré par l'identité alternative d'un club issu d'un quartier en vogue que par l'équipe de football.

La communauté gravitant autour du FC Sankt Pauli est tiraillée. Certains veulent voir remonter leur équipe fétiche en Bundesliga et s'y maintenir, ce qui oblige le club à attirer toujours plus de spectateurs et à dégager des bénéfices conséquents pour pouvoir investir dans des footballeurs de haut niveau. Pour d'autres, à l'opposé, c'est l'identité du club qui prime, et non les performances sportives. « Il est plus important d'avoir un club avec une identité unique et sans ambiance commerciale durant les matchs, résume un fan. Les supporters seront vraiment heureux si le club réussit, mais ils ne veulent pas que ce succès se fasse au détriment de notre identité et de nos valeurs<sup>28</sup>. » Un exercice de funambulisme politique parfois difficilement tenable puisque l'esprit flibustier du FC Sankt Pauli est lui-même devenu source de profit... « L'identité du club – au bout du compte la marque, car on parle ici de la nature particulière du club –, c'est le principal atout du FC Sankt Pauli, indique froidement Michaël Meeske, chargé de la gestion commerciale du club de 2004 à 2015. Cela permet d'accéder à de nouvelles opportunités économiques<sup>29</sup> ». « Le Millerntor était autrefois un laboratoire à ciel ouvert pour le football allemand, et la relation étroite entre les

supporters, les joueurs et la direction fonctionnait vraiment, s'attriste en 2005 le légendaire gardien Volker Ippig, devenu entre-temps doker et entraîneur amateur. Aujourd'hui, tout cela est orchestré, artificiel, seul le mythe reste, il y a beaucoup d'enfumage et de blabla<sup>30</sup>. »

Dès lors, afin d'éviter que le club pirate ne devienne un vulgaire produit de consommation culturelle et ne perde son âme avec l'arrivée de nouveaux fans moins politisés, plusieurs groupes de supporters radicaux fusionnent pour donner naissance, en 2002, aux Ultrà Sankt Pauli. Rassemblés dans la Südkurve (le virage Sud) du Millerntor, ils assurent avec passion l'animation des tribunes à coups de chants continus et de *tifos* spectaculaires. Ces supporters s'affirment comme les gardiens de l'identité antifasciste du club et n'hésitent pas à entretenir les rivalités historiques et politiques en faisant le coup de poing contre les supporters néonazis des clubs de Rostock, Dresde ou Cottbus. En novembre 2007, ils initient de surcroît Alerta ! Network, un réseau international d'ultras engagés dans la lutte contre le fascisme et le racisme dans les tribunes. Avec d'autres activistes du Millerntor, les Ultrà Sankt Pauli constituent une force de plus de 1 000 supporters particulièrement vigilants face à toute dérive mercantile<sup>31</sup>.

Sur une totalité d'environ 30 000 fidèles supporters Braun und Weiß, 14 800 sont quant à eux membres du club *via* l'Abteilung Fördernde Mitglieder (AFM, Département des membres actifs)<sup>f</sup>. Chaque membre possédant le droit de vote lors de l'assemblée générale annuelle du FC Sankt Pauli, l'AFM peut donc exercer un certain contre-pouvoir. Quand, en 2007, la direction annonce des travaux de rénovation du Millerntor, une intense pression de la part des supporters entraîne ainsi l'assemblée générale annuelle du club à voter l'interdiction de la vente du nom du stade à un quelconque sponsor. Cette pratique marketing (le *naming*) accompagne en effet généralement la réhabilitation des enceintes sportives en Allemagne (depuis 2001, le Volkspstadion du HSV a été ainsi consécutivement baptisé AOL Arena, HSH NordBank Arena puis Imtech Arena). De même, les supporters sont parvenus à imposer que, à l'issue de la restauration du stade, le Millernor compte davantage de places debout (et donc à bas prix) que de places assises.

Dans les tribunes comme en assemblée générale, ce rapport de force entre les supporters paulianer et la direction permet au FC Sankt Pauli de perpétuer la tradition politique du club. Lors d'une rencontre contre Paderborn en mars 2013, les supporters ont par exemple déployé un imposant *tifo* qui clamait « Aimez qui vous voulez – Combattez l'homophobie ». Quelques jours plus tôt, l'ancien footballeur international états-unien Robbie Rogers avait avoué à la presse qu'il lui avait été impossible d'afficher son homosexualité durant sa carrière professionnelle. Quatre mois plus tard, le club décidait de hisser de façon permanente le drapeau arc-en-ciel au sommet du Millerntor. L'année suivante, suite à l'arrivée de plus de 300 réfugiés à Hambourg depuis l'île italienne de Lampedusa, les fans du FC Sankt Pauli lancent une campagne « *Refugees Welcome* » (« Réfugiés bienvenus ») : ils déploient des banderoles « Détruisons la forteresse Europe – Abolissons Dublin II<sup>g</sup> » et collectent 120 000 euros pour offrir aux migrants des titres de transport et des cartes SIM prépayées<sup>32</sup>. Après avoir été invités au stade et aux entraînements des joueurs, de jeunes réfugiés mettent sur pied une équipe baptisée « FC Lampedusa ». Entraînée par cinq footballeuses du FC Sankt Pauli, la formation, qui a adopté comme devise « *Here to stay, here to play* » (« On

reste ici, on joue ici »), a été officiellement intégrée au sein du club en juillet 2016. Depuis, le FC Lampedusa est inscrit au championnat amateur local et réalise régulièrement des tournées en Europe. Dernière illustration de l'intransigeance politique des fans, la direction du club a dû présenter des excuses en janvier 2017 pour avoir laissé afficher au Millerntor une publicité automobile avec ce slogan : « Pas pour les femmelettes. » Aussitôt la pub affichée dans le stade, les supporters avaient invectivé, *via* les réseaux sociaux, le département marketing du club : « Est-ce que quelqu'un trouve ça drôle ? Créatif ? C'est juste une merde sexiste. Vous n'avez rien compris à notre fonctionnement et à celui de notre club<sup>33</sup>. »

La lutte contre la marchandisation du club a pour sa part pris une tournure massive en 2011 avec la vague de protestation anticommerciale des « *Sozialromantiker* ». Pied de nez à Corny Littman, le président du club d'alors qui avait qualifié de « romantiques sociaux » les supporters les plus radicaux du club, le mouvement des *Sozialromantiker* a débuté fin 2010 par une simple pétition intitulée « Trop c'est trop ». Leurs revendications ? La diminution du nombre de publicités dans le stade ainsi que la suppression dans les tribunes des sièges « business », l'interdiction à l'entreprise de spectacles érotiques Susis Show Bar d'avoir une loge privative ou encore la possibilité pour les enfants du Piraten-Nest (la crèche du Millerntor) de pouvoir peindre eux-mêmes les murs extérieurs de la garderie.

Appréhendée par la direction comme une modeste mobilisation circonscrite à une poignée de supporters (début 2011, la pétition regroupe à peine 3 000 signataires), les *Sozialromantiker* appellent néanmoins à venir au stade avec en signe de protestation un drapeau corsaire *Jolly Roger* sur fond rouge, comme pour rappeler l'ancrage social du FC Sankt Pauli. Le 4 janvier 2011, au moment du traditionnel lancement du *Hells Bells* d'AC/DC à l'entrée des joueurs, l'ensemble des tribunes du Millerntor se drape soudain de 10 000 petits carrés rouges et de nombreux pavillons pirates écarlates « Jolly Rouge » avant que ne surgisse une ample banderole « Rendez-nous Sankt Pauli ». Une vraie mutinerie des supporters contre les dirigeants du club qui a été jusqu'à surprendre les *Sozialromantiker* eux-mêmes, et qui obligea la direction à prendre en considération les revendications de ces « romantiques sociaux ».

« C'est vrai que depuis 25 ans, certains managers ont toujours voulu détacher le club de sa base de supporters politisés. Certains ont même essayé d'interdire aux gens de porter les couleurs du club lors de manifestations politiques, précise le supporter-journaliste Mike Glindmeier. Mais ça ne marche pas comme ça à Sankt Pauli. Il y a une lutte constante entre des forces commerciales et des forces politiques. Et les uns comme les autres ont dû faire des compromis. Je pense qu'un certain équilibre a été préservé, ce qui fait que Sankt Pauli est encore aujourd'hui si spécifique<sup>34</sup>. »

Véritable trésor des pirates du football allemand, ce particularisme politique du FC Sankt Pauli s'est encore illustré en juillet 2017 à l'occasion des mobilisations anti-G20 qui se tenait alors à Hambourg. Après avoir été expulsés illégalement de plusieurs campements militants, 200 manifestants ont été accueillis dans l'antre du Millerntor où une cuisine mobile et des couchages ont été mis à disposition. Quant aux supporters radicaux paulianer, ils ont pris pleinement part aux manifestations et aux batailles de rue contre les forces de police dans les quartiers de Schanzenviertel et Sankt Pauli. Quelques jours plus tôt, ces derniers invitaient

tous les fans des Kiezkicker à se retrouver dans la rue pour protester en soulignant que « le FC Sankt Pauli, en tant que club qui s'appuie sur la notion de solidarité, représente un contre-modèle au monde des dirigeants du G20 et à la misère produite par le capitalisme mondial<sup>35</sup> ».

- a. « Aucune place à l'homophobie, au fascisme, au sexisme, au racisme. »
- b. Majoritairement situés en Allemagne, il existe toutefois des clubs de supporters aux États-Unis, au Brésil ou au Cambodge.
- c. Quelques membres du club de gymnastique Hamburg-Sankt Pauli Turnverein 1862 décidèrent en 1910 de créer une section football avant de s'autonomiser définitivement en 1924 sous le nom de Fußball-Club Sankt Pauli.
- d. La légende dit que toute nouvelle recrue de Klaus Störtebeker devait être capable d'ingurgiter une chope de 4 litres de bière d'un seul trait.
- e. De 1931 à 1945 puis de 1947 à 1969.
- f. En 2017, l'AFM représentait 58 % des 25 500 membres du club. L'AFM est également à l'origine de projets sociaux tels que « Young Rebels », qui promeut les talents footballistiques locaux, ou « You'll Never Work Alone », qui accompagne vers l'emploi les jeunes joueurs qui n'ont pas réussi à devenir professionnels après leur passage en centre de formation.
- g. Adopté en 2003, le règlement Dublin II (Dublin III depuis 2013) est une convention européenne qui oblige tout réfugié à faire sa demande d'asile dans le premier pays européen par lequel il est entré.